

LE CAPITOLE

PRIX DE L'ABONNEMENT
ROME ET LES ÉTATS PONTIFICAUX

UN AN 25 f.
SIX MOIS 15 f.

L'ESPAGNE, L'ANGLETERRE ET TOUS
LES PAYS NON NOMMÉS
(avec affranchissement jusqu'aux frontières)
UN AN 40 f. SIX MOIS 22 f.

JOURNAL

RELIGIEUX, POLITIQUE,

LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET COMMERCIAL.

PARAISANT DEUX FOIS PAR SEMAINE.

PRIX DE L'ABONNEMENT
ROME ET LES ÉTATS PONTIFICAUX

UN AN 25 f.
SIX MOIS 15

L'ITALIE, LA FRANCE, LA CORSE, L'ALGÉRIE,
LA BELGIQUE ET LA SUISSE
(avec affranchissement jusqu'aux frontières)
UN AN 30 f. SIX MOIS 17 f.

BUREAU DE LA DIRECTION: RUE
-- DE LA CROIX N. 14. --

AFFRANCHIR TOUTE DEMANDE INDIVIDUELLE
D'ABONNEMENT ET NON LES COLLECTIVES

MAINTENIR LE BIEN PARTOUT OÙ IL EST;

METTRE LA MORALE PARTOUT OÙ ELLE N'EST PAS!

ON S'ABONNE: à Rome, au bureau de la Direction rue de la Croix N. 14. -- à Paris chez Sagnier et Bray, libraires rue des SS. Pères, 64 -- à Lyon, chez M. Marteau et C. Place de S. Nizier N. 6. -- à Marseille, chez M. Ve. Camoin Libraire, place Royale, et par-tout; au Secrétariat des Evêchés ainsi qu'aux sacristies des Cures et Paroisses.

TU L'AURAS!

Ce que le jeune abbé de Rouen demandait, tout le monde le sait encore, c'est un bénéfice, c'est-à-dire un PRIVILÈGE; et il l'obtint. Le Capitole, lui! de *mont* qu'il est par sa nature se transformant pour le quart d'heure en être intelligent, proteste DE SES DROITS; mais lui sera-t-il permis de les exercer? — J'en doute. — Et la raison, s'il vous plaît? — C'est qu'il manque, aujourd'hui, à ce qui s'appelle SOUVERAINETÉ NATIONALE, que nous aimons du plus profond du cœur, précisément ce qui fit la gloire de Louis XIV, en cette circonstance, malgré qu'il fut la personnification de ce POUVOIR ABSOLU, que nous exécrons de toute notre âme.

Malgré cela; c'est-à-dire malgré cette franche profession de foi et d'amour ou de haine, vous n'en priez par moins: HARO... sur le Capitole. -- Doucement! Est ce que le beau temps de Robespierre serait revenu, où, les patriotes seuls jouissaient de la prérogative de s'expliquer et de se défendre! Le CAPITOLE, toujours, en tant qu'être intelligent, ne l'oubliez pas; n'est pas un de ces esprits vides de sens qui, soit qu'ils parlent, soit qu'ils écrivent, ont besoin d'un grand pathos pour faire passer leurs paradoxes et leurs sonnettes. Hélas! s'il meurt, un jour, le pauvre Capitole, il ne pourra être inscrit sur sa tombe que ces deux vers:

Ci git... qui ne fut jamais rien:
Pas même... un Académicien!

Mais le CAPITOLE, n'en déplaît à personne! a un mérite que le style *bâtard*, engendré par la dynastie bâtarde qui vient de tomber, ne compensera jamais par la période la mieux arrondie et la plus dramatique: -- il a de la RAISON et de la LOGIQUE. -- Mais, direz-vous, quels sont ceux qui manquent de *raison* et de *logique*, dans ce siècle, réputé le siècle des lumières et du progrès, par ex-

cellence? -- TENEATIS RISUM, Hélas! c'est bien le cas de le dire; car, enfin, qu'appellez-vous RAISON? Qu'appellez-vous LOGIQUE?

Le CAPITOLE, appelle *raison*: la faculté de voir et d'entendre. Mais suffit-il d'avoir des yeux, pour y voir; suffit-il, pour entendre, de posséder des oreilles? Et même, physiquement parlant, tous ceux qui ont deux orbites, garnis de deux globes, ont-ils une cornée transparente? Tous ceux qui portent oreilles aux côtés de la face, ont-ils, au milieu d'elles, deux orifices extérieurs par lesquels l'air battu par les sons ou par la parole arrive jusqu'à impressionner le tympan? Non! et, sauf ce cas d'anomalie humaine, vous voyez que la *raison* est insuffisante pour bien voir et pour bien entendre; il faut qu'elle s'appuie sur la *logique* qui, sans être la *vérité*, n'en est pas moins LA VOIE DROITE ET SURE QUI Y CONDUIT INFAILLIBLEMENT. Et de quelle manière, s'il vous plaît? La *logique*, cette suprême loi, qu'est elle aux yeux du Capitole? La fait-il consister dans l'art mécanique de construire un syllogisme, ou dans une forme particulière d'argumentation, sorte de gymnastique intellectuelle? -- Non! le Capitole en a une idée plus haute, plus puissante, plus juste: pour LUI, la logique, est cet ensemble de rapports nécessaires qui unissent en Dieu toutes les vérités les unes aux autres et qui ont leur raison indestructible dans l'essence même des choses. Les procédés logiques sont donc pour le Capitole, l'expression de ces rapports immuables, la loi imposée par Dieu même à toute intelligence. . . . -- L'admettez-vous, ou ne l'admettez-vous pas?

Si vous ne l'admettez pas, c'est nier, tout moyen de discussion, nier toute certitude, nier la raison même. C'est dire qu'il n'y a pas de différence entre raisonner et déraisonner, entre le certain et l'incertain, et qu'il n'existe pour les hommes aucun moyen de s'éclairer entre eux, aucune

possibilité quelconque d'atteindre la vérité en ce monde. Si vous l'admettez, au contraire, c'est-à-dire, si, de votre aveu même, les procédés logiques sont une méthode infailible pour s'enquérir de tout ce qui tient à la paix et au bonheur de l'humanité, dans l'ordre politique comme dans l'ordre moral, alors convenez que le CAPITOLE aurait bien tort d'échanger sa *raison* et sa *logique* contre le plus beau style *académique* ou *romantique*?

-- Vous direz: que fera le Capitole de sa raison et de sa logique?

-- Il s'en servira tous les jours pour démontrer à la société qu'il a conçu, LE PREMIER, le plus beau code politique et social qui puisse convenir au dix-neuvième siècle; et si quelque hardi athlète, fort de l'opinion contraire, veut entamer une discussion, qu'il se montre sur le terrain, qu'il entre en lice: le Capitole ne la désertera pas.

En attendant qu'un si noble combat s'engage, le Capitole dira à tous les gouvernements nouveaux, nés et à naitre: vous avez substitué au POUVOIR ABSOLU... la *souveraineté nationale*; rien de mieux et que le ciel en soit à jamais béni! Mais gardez-vous bien de vous servir de la SOUVERAINETÉ NATIONALE pour dire au droit: TU NE T'EXERCERAS PAS!!! -- La force subjugué, détruit, mais n'édifie pas. Et savez-vous ce qu'il y a en avant et au dessus de la souveraineté nationale: la SOUVERAINETÉ DE LA CONSCIENCE INDIVIDUELLE, contre laquelle Dieu même ne peut rien.

« Ce que j'admire le plus dans le monde, disait Napoléon à M. de Fontanes, c'est l'impuissance de la FORCE à fonder quelque chose. » --

Aussi, s'il avait été donné au Capitole d'approcher l'Empereur au moment où l'île de S. Hélène résonna de la mort de son fils, le Roi de Rome, qu'aurait-il entendu?

Néant! TROIS FOIS NÉANT!- Je fus le Dieu d'un monde!

VARIÉTÉS

LA GUERRE DU SILENCE ET DE L'OUBLI, ETC. ETC. ETC.

« En voilà une de guerre, nouvelle, archi-nouvelle en son genre, et rare, archi-rare en son espèce: Il fallait que le dix-neuvième siècle advint, lui! si fécond en merveilles. . . pour en opérer encore une. -- Vite donc, vite... un brevet d'invention au Capitole! Alexandre, César, Charlemagne, Louis XIV et Napoléon, certes, n'en ont jamais eu de semblable à soutenir, ni à entreprendre. J'aimerais bien en connaître la tactique; mais pas de manuel qui en parle.

« La drôle de guerre, cependant! S'exécute-t-elle au bruit du mousquet ou de la mitraille? La repousse-t-on de même? Mais non, ou la faculté de la vue s'est éteinte en moi, ou j'ai bien lu: *guerre du silence*; ce qui suppose qu'on la fait de part et d'autre sans bruit ni trompette. Il y a même plus: et de l'oubli; ce qui suppose encore que les combattants ne sont pas même en présence les uns des autres, et même qu'ils se sont oubliés, s'ils ont jamais eu l'honneur de se connaître. Quant au *cætera*, trois fois répété, je ne veux pas l'ap-

profondir. D'ailleurs à quoi me servirait de mettre ma tête dans mes deux mains et de frapper la terre de mes deux pieds, jusqu'à ce que, par contre-coup, il jaillisse quelque étincelle de mon cerveau? Ce qui est écrit en toutes lettres est pire à mes yeux qu'un nombre *abstrait*, applicable à tout, mais appliqué à rien. . . . Que di-je! appliqué à quelque chose qui me démontre que je suis, ou que le Capitole est, un énorme zéro. Je ne parle pas du reste; car jamais je n'ai su trouver la clef d'une énigme ni deviner un logogriphe et encore moins me rendre compte de ce qui ne ressemble ni à l'un ni à l'autre. La peste soit du Capitole! -- Aussi j'étais fou de lui payer, hier, un semestre. Payer un tourment, deux tourments, et même trois, si je sais bien compter, quand je croyais que le français, facétieux en France, le serait également à Rome. Eh bien! encore cette épreuve: s'il ne me ravit pas par son explication autant qu'il m'a abasourdi par le titre de ses variétés, je me résouds à l'accepter pour mon argent, puisqu'il est donné; mais à le recevoir des mains du distributeur pour le pousser au feu. *Ergoter*, toujours *ergoter*, quand l'univers entre en joie ou en campagne, quand on ne songe plus qu'aux danses et aux ris, ou à se battre, c'était bien assez de le souffrir ainsi, sans

venir encore m'apporter une autre cause d'insomnie. Au diable, au diable le Capitole! Ou bien pour lui prouver que le diable n'a jamais eu grand succès, à Rome, je le jette au Tibre, afin que le courant de ses eaux le rapporte au même endroit d'où il est parti. »

Ainsi finit ou a du finir le monologue de tout abonné, entre les mains duquel cette feuille vient de tomber. Hâtons-nous donc de lui apprendre que nous n'enouçons jamais une proposition sans nous être demandé si nous le comprenons bien nous-même, et si nous avons assez de papier sous notre plume pour le noircir, sinon avec *éclat*, du moins en *lignes droites*. Appeler ce que vous ne savez pas encore: la *guerre du silence* et de l'oubli, avec trois et *cætera*, que nous vous défions de figurer par ce qu'ils représentent dans notre esprit, c'est dire qu'une guerre en ce genre peut exister ou exister. Cette première explication vous convient-elle? Eh bien! nous allons essayer de vous faire penser et dire comme le Capitole.

-- Vous ne connaissez pas Ernest, mon cher lecteur! Cela m'étonne. Il ne faut pas, cependant, beaucoup courir pour rencontrer sous ses yeux un échantillon de son aimable, de sa souple et brillante personne; ou mieux son type s'est tellement

Tous les rois, tressaillant d'une terreur profonde,
De leurs sceptres liés m'avaient fait un faisceau,
La terre me chantait comme, sur une lyre...
NÉANT! moi, dont la main put fonder un empire,
Je n'ai pu fonder un berceau!

DE LA NATIONALITÉ !

Dans le siècle dernier, l'on s'est beaucoup préoccupé de l'homme à l'état de nature, et l'on s'est attaché à prouver par des raisonnements plus ou moins spécieux que l'état de société était exclusif de l'état de nature. Dans notre siècle, au contraire, on s'occupe beaucoup de l'état de société et l'on entasse systèmes sur systèmes pour faire entrer tout le genre humain dans le cadre d'une association universelle. L'un n'est pas plus raisonnable que l'autre. Seulement la diversité des tendances marque la différence profonde qui existe entre les deux époques. Le dix-huitième siècle était une époque de désorganisation, de destruction d'une vieille société qui avait fait son temps; il était naturel que l'on cherchât à tout ramener à l'individualisme, car, de sa nature, l'individualisme est la négation, la destruction de toute société. De notre temps, une société nouvelle cherche à s'organiser, à s'élever sur les ruines de l'ancienne; il est tout naturel que l'on cherche cette solidification de l'existence humaine dans le socialisme qui est l'exagération opposée.

La vérité se trouve entre ces deux tendances: l'humanité est à la fois individu et société. Tel est son état de nature. Isolé, l'individu ne saurait exister; car, exister ce n'est pas seulement vivre le peu de jours que Dieu nous a comptés sur la terre: c'est encore laisser après soi une partie de soi qui a les mêmes conditions d'être. Exister, pour l'humanité, c'est perpétuer sa vie au delà des limites étroites de la vie individuelle; c'est vivre d'une manière continue. Or l'individu isolé ne réunit pas ces conditions d'existence: donc, l'état naturel de l'homme n'est pas l'état d'individualisme et d'isolement.

Il est impossible de supposer un homme sans famille; et une famille est déjà une société. Une famille isolée n'est pas plus supposable qu'un individu isolé; car, par sa nature même, une famille contient en soi le germe d'autres familles qui viennent se grouper autour d'elle comme les rameaux autour du tronc. Ainsi s'est formé le monde et le monde est l'humanité, c'est-à-dire; la grande société humaine. Donc l'état de nature et l'état de société sont une seule et même chose; ce qui revient à dire que l'homme à l'état de nature est l'homme à l'état de société.

Or, de même qu'une société quelconque se compose d'individus groupés par familles, l'humanité se compose de familles groupées par nationalités. De manière que l'humanité tout entière se trouve constitutionnellement divisée en groupes qui ont leur existence propre, leur droits propres comme l'individu, en même temps qu'ils ont comme la famille la faculté, le droit de perpétuer leur existence. Les nationalités sont DE DROIT DIVIN.

Notre but n'est point d'entrer dans les détails, et d'énumérer les mille conditions qui ont dû se réunir pour former les nationalités; cela n'ajouterait rien à la preuve qui résulte du simple fait de leur existence. Or, c'est un crime de tuer un individu; c'est un horrible attentat de massacrer une famille; c'est un abominable forfait de détruire une nationalité. La justice divine a ses délais, parce que la justice divine est éternelle; mais tôt ou tard l'heure de la rétribution arrive et Dieu montre aux hommes par d'épouvantables catastrophes que ce n'est pas en vain que l'on viole les LOIS ÉTERNELLES qu'il a posées.

Nous sommes dans un de ces moments solennels où Dieu venge d'un seul coup les crimes de plusieurs siècles, où chacun reprend sa place au soleil, où les oppresseurs des nations tombent et sont dispersés comme la feuille que le vent du désert emporte... Adorons et laissons passer la justice de Dieu.

LONDRES ET S. PETERSBOURG.

Nous maintenons ce que nous avons dit à l'adresse des Gouvernements de ces deux Capitales, dans le numéro du 24 mars dernier. Nous irons même plus loin, ou du moins, nous justifierons nos premières paroles. Les vrais amis parlent sincèrement, et quelque dure que soit la vérité, tout le monde doit la recevoir de sang-froid et l'écouter avec intelligence, parce qu'il n'y a plus que la vérité qui serve. Ainsi donc, à l'abri de tout soupçon de haine, nous inscrivons, avec notre courage de Catholique, l'arrêt de mort sur les murs du festin, mais en temps opportun encore pour que tous les Ralhazar nés et à naitre reviennent à eux-mêmes.

Dieu n'a-t-il pas dit une fois, CAIN, QU'ASTU FAIT DE TON FRÈRE? - Et ce même Dieu, s'il n'arrive plus à l'oreille des coupables par de tels accents, ne parle-t-il pas à tous les yeux par des catastrophes encore plus éloquentes. -- SON SOUFFLE ne pourrait-il donc atteindre Nicolas, parce qu'il commande à la SEPTIÈME PARTIE de la terre habitée, parce qu'il est entouré de SEPT CENT MILLE baïonnettes et de CENT QUARANTE MILLE HOMMES de cavalerie? Ne pourrait-il atteindre la Reine Victoria, parce qu'elle a multiplié ses vaisseaux comme les étoiles du ciel, afin de leur commander à tous de jeter l'ancre en face de tous les rivages baignés par l'Océan et d'imposer des traités de commerce à tous les peuples connus et inconnus? Comme si le poète, paraphrasant le Prophète n'avait pas dit de ce même Dieu:

J'ai vu l'impie adoré sur la terre:

Parcél au cèdre il cachait dans les cieux

Son front audacieux;

Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,

Foulait aux pieds ses ennemis vaincus. --

Je n'ai fait que passer... il n'était déjà plus.

Chargés l'un et l'autre, mais à des degrés différents du crime de lèse-nation, ces COLOSSES maritime et continental tiraillent encore en sens

inverse la Turquie et la Grèce. Et cependant il est écrit dans notre esprit et dans notre cœur qu'il faut que la Pologne relève les autels de son Dieu; que l'Irlande monte au Thabor; que l'ancienne Église Grecque renaisse de ses cendres; que le TURBAN, enfin, fasse place à la CROIX.

Avez-vous jamais songé aux dangers encourus par la liberté, par la civilisation et par la conscience religieuse des peuples, sous l'empire d'un autocrate qui tient toutes forces concentrées dans ses mains, soutenu qu'il est encore par une noblesse fortement constituée?

Eh bien! qu'à notre faible voix s'unissent toutes les voix fortes et généreuses pour la propagation des idées pures de liberté dans les États de l'Europe occidentale, afin que la Russie frémisse de se voir démasquée et fasse un si salutaire retour sur elle-même que l'humanité la voie venir à son aide dans son travail de paix et de bonheur, au lieu de la rencontrer toujours comme obstacle.

Voici ce que nous disons pour l'instruction de tous: -- L'empereur Nicolas ne tend à rien moins qu'à réaliser le vœu de Pierre I, c'est-à-dire de réunir sous sa férule, dans une immense association, toutes les nations de race Slave. Fut-il jamais ourdi contre le CHRIST une guerre plus audacieuse dans ses desseins, plus savante dans ses combinaisons, plus hypocrite dans ses moyens? Le long martyre de la Pologne a pénétré tous les cœurs nobles et généreux d'une douloureuse sympathie pour cette nation si rudement labourée par le malheur, et a soulevé dans toutes les parties du monde un long cri d'indignation contre l'auteur de tous ces forfaits. Et pourtant la confiscation inouïe de la Pologne, ainsi que la dispersion de ce noble peuple n'étaient que les coups d'essai du despote moscovite. Il a organisé dans tout son Empire une croisade contre la Religion de ses sujets Catholiques, et le mal, grâce aux moyens employés, a fait des progrès si effrayants qu'on peut prédire le jour, si Dieu ne vient en aide aux malheureux, où tous les Russes seront devenus schismatiques. Puis, il convoite d'un regard avide cet empire qui s'écroule à ses pieds, et cette autre puissance qui essaie d'introduire chez elle les bienfaits d'un gouvernement représentatif, et la Hongrie, et qui sait encore quoi? Or, le grand moyen exploité si habilement par l'autocrate, pour arriver à la réalisation de ses vues, c'est la religion. Faire de la Religion un instrument de la politique, avoir un clergé souple à tous les caprices du souverain, constitution en un mot d'une Église nationale, voilà tout le secret de Nicolas. Il est lui-même le Pontife Suprême de toute l'Église russe; il compose des catéchismes, il change les liturgies et canonise les saints. A côté de lui siège un synode ou grand conseil, qui est son varlet dévoué et docile, et les prêtres inférieurs ou les papes poussent encore la servilité plus loin. Aussi c'est un honteux spectacle que celui des prêtres russes, empâtés dans les boues de la terre, ayant femmes et enfants, ignorants plus qu'un frère convers du septième siècle, et jouissant de la merveilleuse faculté de subir le knout, quand le Pontife Suprême n'est pas content des effets de leur ministère. Voilà

multiplié, qu'on peut dire dès aujourd'hui et sans être taxé d'exagération, qu'il a le talent de se reproduire à l'infini, ou de se trouver par-tout, dans le même moment. En effet, qui ne se plaît, qui ne s'étudie, dans ce siècle, à être un pur dandy, ou à avoir quelque chose du plus pur sang des dandys?

Cet Ernest, dont je vous parle, est de Paris, et comme tel, ayant échangé son nom de dandy en celui de lion, parce que dans la capitale du monde civilisé, à défaut de véritable progrès qui signifie en style classique: croître en âge et en vertus, on veut au moins progresser de quelque manière, il est venu à Rome à l'époque où ses pareils blasés sur tout ce qui est jouissance parisienne, accourent demander d'autres émotions au soleil de l'Italie.

Quoi faire à Rome, pendant la journée, quand il pleut, j'entends? -- Ma foi! C'est de se retirer dans un café et d'attendre que l'heure du repas ou d'une soirée arrive pour aller jouir en gastronomie de la cuisine romaine, ou s'extasier en Sybarite devant les fées romaines qui se dandinent dans un quadrille, ou tournent et retournent sous de magnifiques lambris pour surprendre celui qui admire le plus leur belle carnation.

Le hazard voulut qu'Ernest, faisant sa première halte dans un café trouvât pour se distraire, précisément ce qui est un soporatif pour tant d'autres, je veux dire: le Capitole!

Du français ou du pauvre français, n'importe! c'est pour un voyageur de deux jours à Rome, quelque chose qui arrive à son âme comme un sorbet au gosier de quiconque est haletant de soif. Ernest le saisit à deux mains, et, sans même envisager ce qu'énoncent les premières pages, il met la dernière

sous ses yeux pour chercher le nom de qui lui parle sa propre langue dans un chiffon de papier. Il en voit deux: celui du directeur et celui de l'administrateur. Il les a prononcés tous les deux; mais aucun écho dans son cœur qui réponde à celui de l'administrateur. Au contraire, celui du directeur lui cause une telle surprise que, laissant tomber le journal de sa main il la porte rapidement sur son front et dit à part soi: Voilà un nom que tu n'apprends pas pour la première fois, car ce n'est presque pas un nom propre en France. N'importe! ce nom me revient comme un souvenir d'enfance. Serait-ce mon condisciple, ce démon d'antagoniste qui ne me laissait ni trêve ni repos en rhétorique comme en philosophie? -- (De Cassis). C'est lui! Il n'y a plus raison d'en douter. Nous avons bu si souvent de son vin blanc, de son muscat. Nous avons parlé si souvent de sa commune patrie avec l'auteur du voyage du jeune Anacharsis en Grèce, de sa voisine Mlle Eulalie Favier dont le volume sorti de sa plume porte à si juste titre le nom de poésies de l'âme, de son sien cousin (Vidal de Cassis) chirurgien de la première valeur, puisque ses ouvrages ont été traduits même en italien... C'est lui! Que me coûte-t-il, d'ailleurs, d'aller le voir?

Il arrive, en effet, chez moi, non plus tel qu'un dandy, marchant à pas comptés comme un rhéteur suivi des quatre facultés; mais comme un véritable voltigeur d'élite courant à l'assaut ou montant à l'escalade. Il frappe à la porte d'une façon si insolite que l'épouvantée gagne le cœur de la servante, et je me vois obligé de sortir de mon cabinet pour m'enquérir par moi-même de la cause de ce vacarme.

Au même instant ce visiteur qui me laisse à peine le temps de lui demander qui il est, m'enlace de ses deux bras en s'écriant: C'est bien toi... c'est bien toi...

Les souvenirs du collège sont les seuls qui nous accompagnent jusqu'à la tombe. Aussi peu de paroles, échangées entre nous, suffisent pour nous faire renouveler des embrassements, désormais sentis par un même cœur et accompagnés de paroles partant d'une même âme.

Nous nous laissons choir sur un sofa, comme autrefois sus la pelouse, alors que, quittant une seule fois par semaine et pour une demi-journée les bancs de la classe, nous allions mettre nos poumons en contact avec l'air pur de la campagne; et là, comme Ernest oublie facilement qu'il pleut à Rome; et comme tous deux nous laissons les heures s'écouler, sans nous en apercevoir!

— Toi, journaliste, me dit-il; je ne te le pardonnerais pas si je ne tenais à cette circonstance de te retrouver après bien des années. Nous nous étions, cependant, séparés avec l'intention de nous rendre, toi, à l'école de droit, à Aix, et moi, à celle de Paris. Tu as donc renoncé plus tard à la carrière du barreau?

— J'en fus dégoûté deux jours après, lui répondis-je, lorsque je lus dans un journal ces paroles du magnanime O'CONNEL: « On me dira, peut-être, pourquoi ne siègez-vous pas au parlement où votre devoir vous appelle, au lieu de circuler comme vous le faites et de vous promener par tous les pays. Ceux qui pourraient m'adresser ce reproche ne sont ni mes amis ni les vôtres. Dites-moi, je vous prie, dignes commettants, ce que

jusqu'où le génie sauvage d'un seul homme a pu humilier un grand peuple. — Et le Dieu de toute justice ne mettrait pas un terme à sa longanimité! Et le Dieu si jaloux de sa gloire consentirait éternellement à se la voir disputer! Non, comme Dieu fait homme il a dit: *mon royaume n'est pas de ce monde*; mais rentré dans le sein de son Père, il doit veiller à ce que ses droits éternels ne soient pas éternellement méconnus.

Nous tiendrons un langage moins dur à l'égard de l'Angleterre, mais nous ne pouvons lui parler avec moins de sincérité, afin que, renonçant à son individualisme, principe de tout sordide intérêt, elle serve véritablement l'humanité, autant qu'il est en son pouvoir.

L'UNITÉ n'est-elle pas la loi future de l'équilibre européen? Eh bien! si l'Angleterre reconnaît le centre de cette unité autre part qu'à Rome, qu'elle résolve le problème que nous posons devant elle?

D'où vient, entre l'Angleterre et la France, cette haine qui attaque sans cesse, cette force qui repousse éternellement? Entre l'Angleterre et nous, il y a six mots qui résument toute notre histoire: CRÉCY, — POITIERS, — AZINCOURT, — ABOUKIR, — TRAFALGAR. — et WATERLOO. D'où vient ce flux qui, depuis cinq siècles, apporte l'Angleterre chez nous et la ramporte chez elle? Ne serait-ce pas que, dans l'équilibre des mondes, l'Angleterre représenterait la force, et la France la pensée, et que ce combat éternel, cette étreinte sans fin ne serait rien autre chose que la lutte géométrique de Jacob et de l'Ange, qui luttèrent toute une nuit front contre front, flanc contre flanc, genou contre genou, et jusqu'à ce que vint le jour.

Trois fois renversé, Jacob se releva trois fois, et, resté debout enfin, devint le père des douze tribus qui peuplèrent Israël et se répandirent sur le monde.

Autrefois, aux deux côtés de la Méditerranée existaient deux peuples personnifiés, par deux villes qui se regardaient comme des deux côtés de l'océan se regardent la France et l'Angleterre, ces deux villes étaient Rome et Carthage.

Aux yeux du monde, à cette époque, elles ne représentaient que deux idées matérielles: l'une le commerce et l'autre l'agriculture; l'une la charrue, l'autre le vaisseau. Mais après une lutte de deux siècles, après Trébie, Cannes et Trasimène, ces Crécy, ces Poitiers, ces Waterloo de Rome, Carthage fut anéantie à Zama, et la charrue victorieuse passa sur la ville de Didon, et le sel fut semé dans les sillons de la charrue, et les malédictions infernales furent suspendues sur la tête de quiconque essaierait de réédifier ce qui venait d'être détruit. — Pourquoi fut-ce Carthage qui succomba, et non point Rome? — Est-ce parce que Scipion fut plus grand qu'Annibal? Non; comme à Waterloo, le vainqueur disparaît tout entier dans l'ombre du vaincu. Non, c'est que la pensée était avec Rome; c'est qu'elle portait dans ses flancs féconds la parole du CHRIST, c'est-à-dire la CIVILISATION DU MONDE; c'est qu'elle était comme phare, aussi nécessaire aux siècles écoulés que l'est la France Ca-

tholique aux siècles à venir. Voilà pourquoi la France s'est relevée des champs de bataille de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers et de Waterloo! Voilà pour quoi la France n'a pas été engloutie à Aboukir et à Trafalgar. — C'est que la France Catholique c'est Rome. L'Angleterre peut disparaître de la surface du monde, et la moitié du monde, sur laquelle elle pèse, baltra des mains. — Que la lumière qui, brille aux mains de la France, tantôt torché et tantôt flambeau s'éteigne, et le monde tout entier poussera, dans les ténèbres, un long cri d'agonie et de désespoir.

ROME

CONSIDÉRATIONS ET NOUVELLES.

Il nous semble entendre nos abonnés de l'étranger se demander pourquoi notre Journal Religieux ne leur dit pas un mot de la station du Carême à Rome. C'est que nous sommes véritablement en peine de leur en dire quelque chose, dans le sens qu'ils l'entendent. Même, s'il faut parler avec sincérité, c'est une époque qui passe, pour ainsi dire, inaperçue par nos yeux, tant le vent qui agite le monde éloigne les fidèles du lieu saint au lieu de les y précipiter. Un seul prédicateur attire la foule à l'entour de la chaire Evangélique pour s'extasier devant ses éloquentes paroles en faveur de l'émancipation des Juifs. Rien de mieux, si les Catholiques, émancipés depuis 18 siècles, n'étaient menacés de passer pour des ilotes au milieu de la grande famille humaine. Nous sommes curieux d'avoir à enregistrer tôt ou tard la statistique des communions pascals: le chiffre en sera énorme et des plus consolants si tous les amateurs de *Te Deum* ont jugé à propos de profiter de cette circonstance pour montrer à l'Eglise qu'ils sont aussi soumis à ses divins préceptes que dévoués au bonheur et à la gloire de la Patrie. Dieu et Patrie, avons nous dit dans notre prospectus, ce sont deux mots à jamais magiques, qui représentent deux idées, toujours bien ensembles dans l'esprit, réveillant dans le cœur deux sentiments qui n'auront jamais la velléité de s'exclure. C'est la création en présence du Créateur, le présent en face de l'avenir; par conséquent, tout ce qui peut occuper l'intelligence humaine, faire battre un cœur, produire l'aspiration dans une âme. Puissent nos paroles n'être jamais contredites par ceux qui les liront, et encore moins ces contradictions ne jamais se traduire en actes. C'est que, si jamais nous voyons la Patrie distincte de Dieu, dans quelque esprit que ce soit; c'est que, si jamais nous avons la douleur de voir la Patrie honorée au détriment de l'honneur dû à Dieu comme auteur et créateur de l'homme et de la patrie, nous serions fondés à nous écrier de la sorte: bien aveugles sont ceux qui négligent ainsi leurs plus chers intérêts. La terre sans Dieu dans l'esprit, sans Dieu dans le cœur est un véritable enfer. Avec cette différence que l'enfer créé pour le châtement restera toujours ce qu'il est; tandis que la terre créée pour le temps

des épreuves, mais ayant toujours des droits à être visitée par Dieu, passera tôt ou tard d'un état de transition à un véritable mode d'être. Il y a dans ce peu de paroles la leçon ou l'avertissement pour ceux qui croient aujourd'hui être assez forts pour commander à la mer, à la terre et au ciel, et plus d'un motif de patience et de courage pour ceux qui se croient abandonnés, parce qu'ils ne sont plus libres dans leurs rapports avec Dieu, alors qu'une prétendue souveraineté nationale se croit autorisée à bâillonner la souveraineté de conscience individuelle qui est tout par sa nature, tandis que l'autre n'est quelque chose que par délégation.

— Nous joignons à ces considérations un petit avis pour nos lecteurs du dehors qui ont cru la première partie des avis importants, donnés dans nos premiers numéros, comme s'adressant directement à eux. Un peu de réflexion eut suffi pour les convaincre du contraire. En effet, comment exiger d'une personne à laquelle on aura adressé cinq ou six numéros, avant que le premier lui arrive, quelle s'explique en recevant le troisième? Ce n'était donc que pour les lecteurs qui nous entourent. D'ailleurs, comme nous n'avons envoyé au dehors qu'à ceux qui nous semblaient avoir un intérêt marqué de se mettre en rapport avec Rome, ils pouvaient bien ne pas se gendarmer contre nos intentions et nous montrer leur bienveillance en s'occupant, seulement, de placer à l'entour d'eux, ce qui leur était facultatif de ne pas accepter. Jamais ils n'eussent comptés pour abonnés qu'après nous en avoir donné connaissance directement, ou du moins par l'entremise des personnes désignées à la tête du journal et chargées de recueillir les noms de ceux qui voudront bien honorer notre travail.

— Un autre avis qui s'adresse à tous les corps religieux nés et à naître, suspectés de n'être pas à la hauteur du siècle et d'être plutôt un obstacle au bonheur de l'humanité, qu'un véritable secours dans ses intérêts; c'est de jeter un coup d'œil sur le clubs qui se forment à Paris, au grand enthousiasme de ceux qui ont entre leurs mains les moyens d'assurer leur propre félicité et la nôtre. Nous en avons déjà compté cinquante-un, tous décorés de noms plus ou moins caractéristiques. S'ils convertissaient en titre: clubs leur titre: *congrégations*, et les qualifiaient plus ou moins *patriotiquement*, les patriotes de partout, comme il n'y a plus que des patriotes sur la surface du globe, les supporteraient comme ils se supportent entre eux, et chacun tiendrait ses séances où bon lui semblerait de les tenir, les remplissant de telles ou telles questions en rapport avec leurs goûts. Voilà, à notre avis, quelque chose qui serait de la *tolérance* et de la *fraternité*, comme on nous en promet beaucoup, mais comme on nous en donne fort peu.

— Nous annonçons au public la création d'une commission de secours pour les événements présumés de la guerre d'indépendance, entreprise par l'Italie, dans le cas où elle aurait lieu et qu'elle dure. La première pensée appartient au chevalier Luigi Botta de Monti, Sujet-sarde. Celui-ci la soumit au S. Père, qui l'approuva, comme toute œuvre d'uti-

» J'aurais à faire dans le parlement où vous m'avez
» envoyé siéger. N'est-ce pas un parlement vendu
» et surtout gagné contre l'Irlande? J'ai plus d'une
» fois, en plaidant la cause d'un accusé, senti au
» fond du cœur une vive émotion quand je pensais
» qu'un jury partial pourrait envoyer en prison un
» innocent! Jamais je n'ai rencontré dans une car-
» rière judiciaire un jury aussi partial que le par-
» lement anglais. »

— Et tu es impressionnable, à ce point, ré-
plique Ernest! De manière que tu jettes le manche
après la cognée, du moment qu'un beau diseur te
persuade que la conscience n'entre pour rien dans
une carrière pour la parcourir, ou non, avec éclat.
Dans ce cas, tu dois en avoir trouvé bien peu,
en rapport avec la délicatesse.

J'ai pensé, lui répliquai-je à mon tour, que
je pourrais plus facilement me rendre utile à
l'humanité, en me dévouant à la soulager dans ses
souffrances.

— C'est-à-dire, que tu t'es fait médecin. Mais
là tout s'y fait par conscience, n'est-ce pas! et
surtout avec conviction. La médecine t'a donc autant
aveuglé que le discours d'O'Connell t'avait démo-
ralisé. J'aurais été moins étonné si tu m'avais dit
avoir employé ton temps à mettre en relief le ridi-
cule d'un pareil art.

— Tu as raison; et je t'assure que froid,
excessivement froid, dans les commencements, pour
cette profession; tant les faits me démontraient
journallement que le temps, bien qu'il finisse par tuer
tout son monde, est encore le meilleur médecin, je m'y
suis plus tard livré du cœur et d'âme, parce que
je me suis convaincu qu'en faisant la médecine

pour les autres et non pour soi, on pouvait rentrer
dans sa maison le cœur rempli du souvenir des
plus belles actions.

— Tu me ravis; mais jusque là il n'y a que
du mystère pour mon intelligence. Voudrais-tu donc
me procurer le plaisir de me faire honorer la mé-
decine par les mêmes moyens qui t'ont servi à
l'honorer toi-même.

— Voici: Honteux pour moi et plus encore
pour l'humanité, vilipendée dans ce quelle a de
plus cher... LA VIE! je me dis de deux choses
l'une: ou la maladie est inhérente à l'espèce hu-
maine, c'est-à-dire essentiellement unie à l'existence;
ou tous nos maux tiennent à une cause constitu-
tionnelle et à des causes accidentelles: c'est-à-dire
que nous sommes malades par la faute d'autrui ou
par notre propre faute.

— C'est vrai; il n'y a pas de milieu entre ces
deux termes; mais après?...

— Après, je dis que, dans le premier cas,
exercer ou ne pas exercer la médecine, c'est une
seule et même chose, parce qu'il ne mourra jamais
que le plus malade.

— Tandis que?...

— Tandis que dans le second cas, il resterait
à celui qui n'aime pas le travail facile d'arriver à
deux inconnus.

— Lesquels?...

— Celui de préserver le germe humain de tout
contact impur ou seulement vicié; et celui de lui
procurer le moyen de se développer dans les mêmes
conditions.

— A merveille... Si tu es parvenu à faire
cette double découverte, je suis le premier à te

dresser des autels; mais la preuve, la preuve en-
tends-tu! car c'est chose trop sérieuse pour ne pas
l'exiger, la preuve...

— Ne ricanons pas, mon cher, oui, j'y suis
parvenu, parvenu, après je ne sais combien d'an-
nées de rudes travaux et de profondes recherches,
mais je suis loin d'avoir vu le public me dresser
des autels. Les médecins qui ne pouvaient me com-
prendre, ainsi que ceux qui m'ont compris, ont
persuadé au public qu'il devait continuer à mourir
par les moyens en leur pouvoir, au lieu d'essayer
de vivre par les ressources que je possède.

— De sorte que, ne pouvant résister à l'in-
justice de tes confrères, tu as quitté lancette et
drogues pour prendre la plume.

— Non! j'ai pris la plume pour faire accepter
à la société, ce dont les médecins n'ont que faire,
puisqu'ils ont plus besoin de malades que de gens
en santé; tandis que celle-ci, ayant plus besoin de
santé que de maladie, adoptera tôt ou tard ce qui
délivre de la dernière et raffermi dans la première.

La conversation continua avec Ernest; mais
je ne puis, pour aujourd'hui, la prolonger plus
long-temps avec mes lecteurs. C'est bien assez de les
avoir leurrés de la preuve de ce que j'ai avancé.
Mais je n'en fais grâce à personne, comme je ne
crois pas que personne m'en fasse grâce à moi-même.
Ce qui est différé n'est donc pas perdu. D'ailleurs,
puisque César n'a pas parlé dans ses commentaires
ni Napoléon dans ses mémoires d'une guerre de cette
nature, un délai de quelques jours peut bien être
accordé au novateur, quand nous sommes tous dans
l'attente de cette nouveauté, depuis que le monde
est monde.

lité publique en recommandant au chevalier de se mettre lui-même à la tête de son exécution, puisqu'il avait conçu cette pensée généreuse.

Sous le titre donc de *société d'union Italienne* ou *Caisse de secours*, tout le monde peut verser une légère offrande de 2 f. et 40 c. par mois entre ses mains qui serviront à faire un fonds, destiné à secourir ceux qui retourneraient de l'armée soumis à une incapacité de travail. Des listes de souscriptions sont ouvertes dans tous les bureaux de la Direction des journaux italiens, notamment dans le nôtre, situé rue de la Croix, n. 14 à Rome. Les français, ici présents, et les citoyens de quelque nation que ce soit, qui voudront coopérer à cette bonne œuvre, peuvent inscrire leurs noms et dons sur cette liste, qui sera ensuite remise à la susdite société. L'inscription n'oblige pas à l'année, mais seulement pour un mois. Celui qui, après avoir fait une première offrande, voudrait ne plus la continuer, le mois suivant, est parfaitement libre.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

A Paris comme à Rome et partout on parle beaucoup dans ces circonstances du *peuple* et du *peuple*, comme si dans une nation il y avait autre chose que le peuple, formé de toutes les familles, qui composent cette même nation. Entendons-nous donc sur ce mot et sur tous les autres mots, si nous voulons finir par nous entendre sur la chose que ce même mot représente et sur les autres choses, que ces autres mots expriment.

Avant la chute de Louis Philippe, on parlait du règne de la bourgeoisie; et n'aurions-nous pas pu dire; nous sommes, nous, *bourgeois* comme les autres. Maintenant on parle du règne du peuple, et nous disons; Est-ce que nous ne sommes pas peuple?

Ces catégories de *peuple* et de *bourgeoisie*, dans une société de table rase, sont une insulte à la logique, on bien sont un moyen d'*usurpation* et de *despotisme*. Il n'y a point de démarcation où s'arrête une classe quelconque, nous le disions hier, nous le disons aujourd'hui, et nous le dirons toujours.

En effet, ou le *peuple* dont on invoque le nom embrasse la généralité des citoyens, ou il n'est rien. Attribuer à une portion de la nation qu'on appellerait peuple un privilège d'autorité dans le gouvernement, serait détruire tous les principes qu'on invoque, la *liberté*, l'*égalité*, la *fraternité*. Et d'ailleurs, que faut-il pour faire partie de cette portion nationale dont on proclame le règne? Faut-il prendre une *scie*, un *rabot*? Qu'à cela ne tienne: nous prendrons une *scie*, un *rabot*. Mais nous ne ferons pas qu'il soit ensuite plus vrai de dire que le peuple a un droit particulier de domination sur toute la masse. Car enfin tout le monde ne prendra pas une *scie*, un *rabot*, comme nous; et il restera forcément des hommes qui ayant la volonté d'employer leurs bras n'en auront pas la force. Et ceux-là, qu'en ferons-nous? des *ilotes*? l'abbé Lacordaire sera-t-il *ilote*? Mr. de Lamartine sera-t-il *ilote*? Mr. Ledru-Rollin le sera-t-il?

Sans aller plus loin; tout le monde voit assez quel est l'abus des mots. Soyons tous peuple; mais faisons que sous le nom de PEUPLE il n'y ait pas une *puissance* et un *droit* de domination sur d'autres catégories de citoyens qu'il plairait également d'imaginer. La *tyrannie* dans l'*égalité* n'est pas seulement une *énormité*, c'est une *sottise*.

Le départ de l'émigration polonaise, dit la *Presse*, se fera par petits détachements de vingt personnes. Le lieu du rendez-vous général de tous les Polonais habitant en ce moment la France est à Strasbourg.

Un comité a été organisé par les réfugiés eux-mêmes pour s'occuper de fournir aux frais de voyage de divers détachements.

On lit dans le même journal: Un arbre de la liberté a été planté hier à la barrière du Trône. Nous eitions ici les paroles que M. l'abbé Hugonet a adressées en l'absence de M. le Curé, à la foule immense qui l'entourait.

« Citoyens, mes frères, tout en regrettant l'absence du premier pasteur de cette paroisse, dont le cœur est rempli de sympathie et d'amour pour chacun de vous, et dont le dévouement vous est connu, je suis heureux et fier du rôle que je viens remplir au milieu de vous en devenant l'interprète de mes dignes confrères, les prêtres du clergé de Sainte Marguerite.

La solennité qui nous réunit en ce jour n'a pas commencé d'hier seulement; il y a dix huit siècles que le premier arbre de la liberté fut planté sur le sommet du Calvaire; cet arbre, arrosé du sang d'un Dieu-homme a poussé de profondes racines; ses branches se sont étendues sur le monde, et tous les peuples de la terre demandent maintenant à se reposer à l'ombre de son vigoureux feuillage.

Ministre d'un Dieu qui mourut pour la liberté du monde, dont le sang brisa les chaînes de l'esclavage, dont le dernier soupir refoula dans l'abîme l'esprit de servitude; dépositaires d'une doctrine qui proclame l'égalité en effaçant la ligne de démarcation que l'orgueil avait élevée entre l'esclave et l'homme libre, pour ne faire de tous les hommes qu'un peuple de frères; membres de la grande famille humaine dont Dieu est le Père, nous voulons la liberté, mais une liberté grande, généreuse, une sainte liberté! Vous la voulons pour vous dont le sang a coulé pour la conquérir; nous la voulons pour nous, prêtres, afin de continuer librement notre ministère de dévouement et d'amour pour nos semblables; nous voulons l'égalité de droits, l'égalité de protection de la part de la loi, l'égalité de sympathie de la part de nos concitoyens; nous voulons la fraternité; certes, depuis dix-huit siècles, c'est là notre enseignement, et, selon l'ordre de notre maître nous n'avons cessé de crier aux hommes: vous êtes tous frères, aimez vous les uns les autres. »

— Le gouvernement provisoire a ordonné, le 29 mars, la formation d'un camp de 30 à 35,000 hommes entre Vienne et Grenoble.

— Les élections pour l'assemblée nationale sont renvoyées au 23 avril, et la réunion de l'assemblée fixée au 4 mai.

NOUVELLES DIVERSES.

— Mr. Palamède de Forbin-Janson chargé d'affaires de la République française a été reçu mardi en audience particulière par S. Em. le Secrétaire d'Etat, auquel il a présenté les lettres qui l'accréditent auprès de la cour pontificale.

— Mr. Louis de Baudicour, secrétaire général de la société de S. Vincent de Paul et gérant de la compagnie d'Afrique et d'Orient a reçu, en audience particulière, de la main du Souverain Pontife l'ordre de saint Pie, en récompense des services qu'il n'a cessé de rendre à la religion.

— Une circulaire du Ministre de l'intérieur enjoint aux chefs d'administrations de lui faire parvenir, dans le plus bref délai possible, un état constatant l'âge, la condition civile et privée, le temps de service et le salaire de leurs subordonnés.

— M. Recchi annonce au public qu'il jette au feu sans les examiner toutes les lettres anonymes qui lui sont adressées, disant que sous un gouvernement libre chacun doit avoir la conscience de ses actes même dans l'accusation des fonctionnaires publics.

— Le major Beltrami et le capitaine Minghetti députés par l'armée pontificale au quartier général de l'armée piémontaise ont été accueillis par S. M. Charles Albert avec tous les honneurs dus à des officiers de l'armée de Pie IX.

— Les souscriptions et les offrandes pour l'armement des volontaires continuent dans les provinces avec une émulation au dessus de tout éloge.

— La reddition de Comacchio a fourni 27 pièces de canons à l'armée pontificale. La ville de Plaisance lui en ayant envoyé six autres, l'artillerie du corps d'opération se trouve ainsi pourvue d'environ 45 pièces de campagne.

— Le Grand-Duc de Toscane a voulu que son armée fut incorporée aux troupes pontificales sous le commandement du général Durando.

— Le gouvernement provisoire de Milan a écrit au S. Père une lettre remarquable que nous regrettons de ne pouvoir reproduire dans notre journal, à cause de l'abondance des matières. Dans cette lettre les hommes qui sont à la tête des affaires témoignent leur reconnaissance à Sa Sainteté d'avoir ainsi pris l'initiative de la régénération italienne.

— Jeudi le S. Père a assisté au *Triduo* célébré dans la basilique de S. Pierre en honneur de S. André apôtre.

— Le Ministre des finances est autorisé à prélever les impôts et autres charges du budget des recettes pour l'exercice de 1848 conformément au modèle approuvé pour l'année 1847, jusqu'à l'approbation des projets financiers dont s'occupe en ce moment la Consulte d'Etat.

— Le capitaine Aglebert est parti pour Venise chargé d'une mission extraordinaire du gén. Durando.

— Le gouvernement provisoire de Modène a envoyé deux canons à l'armée pontificale.

FERRARE 3 avril. — Au moment de traverser le Pô, le général Ferrari a adressé à ses troupes un ordre du jour qui montre la bravoure, l'énergie et la prudence d'un officier expérimenté. Subordination, ordre, discipline et courage a dit le général, et la victoire est à nous.

BOLOGNE 4 avril. — Le quartier général de Charles Albert était à Crémone le 3 avril. Les troupes piémontaises fortes de 40,000 hommes occupaient la ligne de Peschiera à Crémone.

VENISE. — On écrit de Trieste que tout le littoral de l'Illyrie est dans une grande agitation. Le service des paquebots entre Venise et Trieste est interrompu depuis le 24 mars. Quant à l'insurrection du Tyrol le gouvernement cherche tous les moyens pour la réprimer, le général de Pontis s'est rendu à Goritz pour étendre un cordon sur l'Isonzo et préserver s'il est en son pouvoir le territoire de Trieste contre les tentatives des rebelles, en opérant vers le Friuli.

— 4 avril. — Toute la Vénétie est en armes et se dispose à former un camp sur l'Adige pour couper la retraite à Radezki. Le clergé marche en tête des bataillons, plusieurs prêtres, dit-on, auraient déjà été fusillés.

VIENNE, 24 mars. Le gouvernement a dû révoquer tous les employés de la police à Gratz où une équivoque avait fait prendre les armes à la population. Une pétition contenant les demandes du peuple à été envoyée à Vienne.

— Le ministre Fiquelmont est, disent les feuilles allemandes, peu populaire ce qui équivaut aujourd'hui à une dissolution prochaine.

— La Croatie demande sa part de liberté sous le soleil impérial. La Sclavonie, la Dalmatie en font autant, c'est le constitutionalisme qui fait le tour du vieux monde.

LONDRES — Une pétition présentée par sir Warkley demande l'abolition de la chambre des lords, les parlements annuels, le suffrage universel, et une modification dans la circulation du numéraire.

— Le Prince de Prusse est arrivé à Londres le 27 mars chargé d'une mission confidentielle de son frère près la reine Victoria.

THÉÂTRE DE LA GUERRE.

— L'armée piémontaise, y compris les volontaires et les corps francs, s'élève à environ 50,000, conduisant avec eux 100 pièces de canons. Elle est commandée par le Roi accompagné de ses deux fils, le duc de Savoie, le duc de Gènes et du ministre de la guerre: elle a été divisée en deux corps d'opération et une division de réserve.

Le premier corps, général le baron Bava, comprend les deux premières divisions aux ordres, la première du général d'Arvillars, la seconde, du général Ferrere. Chaque division est formée de deux brigades avec de la cavalerie et une batterie d'artillerie.

Le deuxième corps, sous les ordres du général Sonnaz, comprend la troisième et quatrième divisions formées sur le modèle des précédentes.

Un bataillon de tirailleurs, une division de provisours, 200 sapeurs du génie sont attachés à chaque corps d'opération.

L'avant-garde de cette troupe bivouaquait le 31 mars à Crème, à 4 milles des ennemis, où le centre de l'armée a dû arriver le 4 avril, sous les ordres du Roi.

Le général Radezki a établi son quartier général entre Mantoue et Peschiera sur la ligne du Mincio, où il avait réuni 30,000 h. le 28 mars. Autour de lui la population était insurgée, les plaines changées en lacs par le barrage des fleuves, la rupture des écluses. Les uns pensent que le général autrichien, dans une position si difficile, avec une armée démoralisée, sans espérance d'obtenir de prompts secours, se jettera dans les forteresses en attendant les ordres de Vienne, d'autres assurent qu'il présentera la bataille à Charles Albert dans les plaines de Montechiaro. Le général Aspre était le 31 mars, à S. Michel avec ses postes avancées. La *Gazette de Bologne* du 3 avril, dit que la bataille se donnera sous les murs de Mantoue. Ce qui est évident, c'est que Radezki concentre ses forces entre les quatre forteresses de Peschiera, Mantoue, Vérone et Legnano, entre l'Adige et le Mincio.

AVIS.

Celui qui réunira douze abonnements recevra le treizième en prime, et ainsi de suite, si sa liste se couvrait d'un plus grand nombre d'abonnés. Les recouvrements seront faits au domicile des chefs de section par un banquier romain.

DURAND (DE CASSIS) Directeur }
L'ABBÉ BATTELLI, Administrateur et Caissier. } gérants responsables